

POUR LES DAMES

(Voir gravures)

1 et 3. *Robe avec corsage différent.*—On fera la jupe de cette robe en foulard uni ou à dessins, et le corsage en faille plus foncée, sur plastron de crêpe de couleur claire. Garnir de guipure rouille et de ruban de satin noir. Le corsage ajusté, en doublure, agrafe devant et le plastron est, comme à l'ordinaire, cousu à droite et agrafé à gauche, froncé, sur fond plat en quatre rangs. Les devants ont la forme d'une blouse, le dos et les petits côtés sont tendus à plat. Manche à gigot à bouffant court et partie plate garnie de ruban. Ornement de ruban à la ceinture et au col. La dentelle est posée en épaulettes, en bande de travers sur les de-

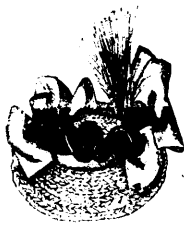


4. CHAPEAU ROND ORNÉ DE RUBAN

vants et en deux bandes formant deux coques à pans. Coins de dentelle au col. Le chapeau de paille rond, relevé du bord, est orné de plumes et d'un nœud de ruban noir. Grande ombrelle de soie blanche fantaisie avec volant en garniture.

2. *Robe avec corsage-veste.*—On recouvrira les devants du corsage de doublure, de morceaux de surah blanc, ornés de broderie écrue sur linon. Ensuite on cachera la fermeture du corsage par une bande brodée assortie, bordée d'un bouillonné de crêpe. Le dessus, en covert-coat foncé, est doublé en pareil, sur toile, aux parties-veste et aux revers, qu'on repliera. Le col carré est arrangé de même. La basque est ondulée dans le dos et sur les côtés. On la cambrera et on la

doublera de soie. La ceinture est adaptée aux petits côtés. Elle est en surah en biais, avec coques. Col droit drapé en surah, garni de coins de broderie d'un bouillonné de crêpe. Manchettes assorties. Toque de paille à bord ondulé, avec fleurs et ruban. Ombrelle en satin noir, avec peinture.



4. *Chapeau rond orné de ruban et de fleurs.*—Le chapeau de paille fantaisie jaune à 3½ pouces de largeur de bord devant et 2 derrière. Garni de ruban chiné gris jaune. On formera une jarrettière entourant le fond, en repliant le ruban sur 1 pouce. Sous ce ruban poser un volant de ruban

de gaze noire de 36 pouces de long et 3 de large, posé droit, se perdant sous les coques de ruban chiné. Nœud à droite de deux coques de 2½ pouces et 3½ avec pan de 2½. A gauche, ajouter une coque droite de 5 pouces de haut et une aigrette noire. Sous le bord relevé, roses blanches, rose jaune et piquet de grandes violettes foncées.

LES HARANGUES DE NAPOLEON Ier

CAMPAGNE D'ITALIE (suite)

VII

L'Autriche, vaincue mais non découragée, reconstitue une quatrième armée sous les ordres de l'archiduc Charles, qui pénètre en Italie. Les Français marchent contre eux, les battent au Tagliamento, à Gradisca, à Lavis, à Casasola et prennent Goritz.

Le prince Charles, à la suite de la défaite de Neumark, demande un armistice. Bonaparte l'accorde. Les préliminaires de la paix sont signés à Leoben. Pendant ce temps, la République de Venise est détruite, et Bonaparte installe successivement la République Ligurienne et la République Cisalpine. Alors arrivent à l'armée d'Italie des nouvelles de Paris qui décident Bonaparte à prononcer devant ses soldats la harangue suivante :

Bonaparte est vainqueur à Tramen en Tyrol, à Parvis, à la Chiusa-Veneta ; il entre à Trieste, défait l'ennemi à Claussen et fait son entrée à Klagenfurt.

« Milan, 26 messidor an V (14 juillet 1797).

« Soldats, c'est aujourd'hui l'anniversaire du 14 juillet. Vous voyez devant vous les noms de nos compagnons d'armes, morts au champ d'honneur pour la liberté de la patrie. Ils vous ont donné l'exemple : vous vous devez tout entiers à la République ; vous vous devez tout entiers au bonheur de trente millions de Français ; vous vous devez tout entiers à la gloire de ce nom, qui a reçu un nouvel éclat par vos victoires.

« Soldats ! je sais que vous êtes profondément affectés des malheurs qui menacent la patrie ; mais la patrie

ne peut courir de dangers réels. Les mêmes hommes qui l'ont fait triompher de l'Europe coalisée sont là. Des montagnes vous séparent de la France ; vous les franchirez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, pour maintenir la Constitution, défendre la liberté, protéger le gouvernement et les républicains.

« Soldats ! le Gouvernement veille sur le dépôt des lois qui lui est confié. Les royalistes, dès l'instant qu'ils se montreront, auront vécu. Soyez sans inquiétude, et jurons par les mânes des héros morts à côté de nous pour la liberté, jurons, sur nos nouveaux drapeaux, guerre implacable aux ennemis de la République et de la Constitution de l'an III.»

NOUVELLES A LA MAIN

—Alors, monsieur le directeur, il peut arriver que enfermiez ici, comme fous, des gens qui ne le sont pas ?

—Oui ; mais ça n'a pas d'importance : au bout de huit jours, ils le sont devenus !

* *

Docteur.—Votre belle-mère souffre beaucoup de la gorge. Il y a inflammation. Je lui ai sévèrement prescrit de rester au moins trois jours sans parler.

Le gendre.—Que vous êtes bon, docteur ! Que de remerciements je vous dois ! Trois jours de repos ! Je vais me croire au ciel.

* *

Chez l'avocat.

—Vous dites que vous voulez plaider en divorce parce que votre femme vous traite brutalement ?

—Parbleu ! Elle me traite en chien et elle me fait travailler comme un cheval.

—Dans ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser ; c'est à la société protectrice des animaux.

* *

Une jeune dame ayant renvoyé sa bonne, prit pour la remplacer une grosse paysanne plus développée au physique qu'au moral.

—Ma fille, lui dit-elle, vous aurez trois cents francs, et je vous habillerai.

Le lendemain matin, en s'éveillant, elle sonne sa domestique. Pas de réponse. Elle sonne encore. Même silence. Elle recommence à sonner : personne ne vient.

Impatiente elle se lève, va trouver sa bonne :

—Eh bien ! Catherine, vous ne m'avez donc pas entendue ?

—Oh ! que si, que j'avais bien entendu, dit la grosse fille, en s'allongeant les bras, mais madame m'avait dit qu'elle m'habillerait, et dame ! j'attendais madame.

Faire connaître les choses du passé, les ramener au présent, n'est-ce pas le plus beau travail ? C'est ce à quoi on a pensé en faisant paraître *Un disparu*. C'est un livre utile et agréable à la fois. Prix : 10c. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.

COMME QUOI L'ÉLÉPHANT PEUT MATER UN SINGE



Le singe.—Es-tu chatouilleux, gros lourdaud ?

Le singe.—Tu voudrais bien que je descende, hein ? Pas d'affaire.

Le singe.—Aïe ! Aïe ! Qu'est-ce que tu prétends faire donc, animal ?

L'éléphant.—Oh ! rien qu'un petit coup de bascule. Es-tu content ?